

Liens sociaux et nouvelles formes de sociabilité: le cas de l'Argentine¹

Maristella Svampa
 Universidad Nacional de General Sarmiento- Argentina
 Conicet

Introduction

Pendant la période de 1999 à 2001, notre groupe a travaillé sur le projet "Travail, sociabilité et intégration sociale: nouveaux dilemmes de l'Argentine actuelle". Dans ce projet, nous avons étudié les nouvelles formes de sociabilité apparaissant à l'intérieur de divers secteurs sociaux qui se trouvent particulièrement affectés par les transformations du marché du travail et de ses deux alternatives que sont l'insertion et l'exclusion sociale. Nous avons réalisé des travaux de terrain approfondis au cours desquels ont été récoltés des informations sur les secteurs informels et leurs réseaux d'organisation, sur les classes moyennes appauvries engagées dans des réseaux de troc, sur les jeunes en situation de risque et, enfin, sur les classes moyennes montantes qui ont choisi la ségrégation spatiale dans des *countries* et des "quartiers fermés" (*barrios privados*).² Cette recherche ne visait pas seulement à montrer dans quelle mesure on pouvait affirmer que nous étions face à de nouvelles ou d'anciennes formes de sociabilité, mais elle cherchait plutôt, de manière plus large, à analyser les mécanismes d'intégration sociale d'une société ayant connu des changements socio-structurels importants au cours des trente dernières années. Parmi ces changements, il faut signaler l'importante augmentation des nouvelles et anciennes formes de pauvreté, de la précarité du travail et, plus récemment, de taux de chômage jamais atteints jusqu'à présent. Ce processus, qui a commencé en 1976, a connu une inflexion plus nette à partir de 1989, date à laquelle une réforme néolibérale énergique qui a profondément modifié le rôle de l'Etat dans la production du bien-être et qui a rendu à nouveau plus inéquitable la distribution des revenus, a été appliquée. Transformations économiques, politiques, sociales et culturelles sont, sans aucun doute, en train de modifier les différentes facettes de la société et, peut-être encore plus particulièrement, les modèles d'intégration et d'exclusion sociale. Dans ce qui suit, nous proposons de diviser notre présentation en trois parties indépendantes. Dans la première, nous aborderons quelques-uns des axes à partir desquels ont été analysées les formes de solidarité en Amérique latine. Dans la deuxième partie, nous passerons rapidement en revue les résultats obtenus par les deux sous-groupes de notre équipe de recherche ayant abordé l'étude des nouvelles formes de sociabilité à

¹ **Cette article a été publié chez N. Hours (comp.), *Solidarité, protection sociale et compétences*, collection Tem, L'Harmattan, Paris, 2002.**

² La recherche sur les secteurs informels a été réalisée par M.Murmis et S. Feldman, sur les classes moyennes descendantes par I.González Bombal, sur les jeunes en situation de vulnérabilité par G.Kessler et enfin, celle des classes moyennes montantes par M.Svampa.

l'intérieur des classes moyennes montantes et descendantes. Dans la troisième, nous présenterons les axes centraux de notre future recherche.

1. Les secteurs populaires, du déficit d'intégration systémique à la tradition des liens "forts"

La théorie sociale a créé diverses catégories pour conceptualiser la société à l'époque de la globalisation: on trouve parmi celles-ci la "Société-réseau" (M.Castells), la "modernité tardive" (Giddens), la "société du risque" (Beck) ou la "société mondiale" (Luhmann). Au-delà des profondes différences théoriques que recouvrent ces dénominations, la majorité des auteurs sont d'accord pour signaler non seulement la profondeur des changements, mais également les grandes différences que l'on peut établir entre la Modernité la plus « précoce » et la société actuelle. Pour chacun d'entre eux, le nouveau type sociétal se caractériserait par la diffusion globale de nouvelles formes d'organisation sociale, par la restructuration des relations sociales et enfin, par un ensemble de changements d'ordre économique, technologique et social allant dans le sens d'un désencastrement des cadres de régulation collective mis en place au cours de la période précédente.

Une grande partie des débats actuels sur la "question sociale" tournent autour des conséquences perverses de ce processus de mutation structurel. Certaines de ces analyses établissent un fort parallélisme entre la fragilisation des relations de travail et l'affaiblissement des liens sociaux (Castel, Rosanvallon, Donzelot). Elles décrivent un nouveau scénario dans lequel les individus auraient été dépouillés de leurs repères identitaires traditionnels et dont les nouvelles demandes ne trouveraient pas à s'exprimer dans le cadre d'un Etat-Providence en crise. De plus, de longues décennies de protection étatique auraient contribué, selon ces auteurs, à affaiblir les liens de solidarité horizontaux au moment même où ils seraient plus nécessaires ; raison pour laquelle les sujets se trouveraient aujourd'hui dépourvus de cadres relationnels et participeraient d'une sociabilité appauvrie, ce qui les rendrait plus à même de sombrer dans un "individualisme négatif". Des affirmations comme celle-ci, qui prennent l'expérience européenne comme référence, ont alimenté les diagnostics les plus apocalyptiques sur l'exclusion sociale qui se présente alors comme horizon redouté de la crise de la société salariale.

En Amérique latine au contraire, la situation a traditionnellement été décrite comme une image intervertie de ce qui précède. L'Etat n'a jamais vraiment été protecteur, le fossé entre occupation et chômage n'a jamais été clair et la société salariale jamais aussi étendue qu'en Europe. En réalité, depuis plusieurs dizaines d'années, la société latino-américaine a été représentée au travers de multiples contradictions ou asymétries comme en témoigne une grande part des conceptualisations élaborées par les sciences sociales: ainsi par exemple la thèse du

désaccord ou désajustement structurel se retrouve dans la notion de *dépendance* développée par Cardoso y Faletto (1969), notion qui présentait l'étude des processus historiques et structurels à l'origine du sous-développement et de la domination. Elle apparaît de même dans la catégorie "d'hétérogénéité structurelle" caractéristique des sociétés structurellement duales dans lesquelles seul un secteur souvent minoritaire, se voit incorporé à la société (A. Pinto, 1970). Elle apparaît encore dans d'autres thèses qui complétaient l'idée de dualité structurelle par celle du colonialisme interne des sociétés nationales (P. González Casanova, 1975). Enfin, la notion même de "désarticulation" développée par A. Touraine (1976, 1988), reprenait et systématisait plusieurs des apports des auteurs que nous venons de mentionner, en portant l'étude sur l'absence de correspondance entre les conduites économiques, politiques et idéologiques.

Il est certain que cette thématization a été particulièrement développée à partir et à l'intérieur de matrices totalisantes telles que le fonctionnalisme et le marxisme dans leurs diverses variantes. Mais ces problématiques renvoient à des contextes socio-politiques spécifiques dans lesquels se structuraient les clivages idéologiques fondamentaux qui traversaient la société de l'époque.

Parmi ces visions qui ont étudié la dynamique propre de l'intégration sociale en Amérique latine, la théorie de la marginalité, élaborée à la fin des années 60, s'illustre tout particulièrement. Cette théorie s'inscrit dans la tradition interprétative qui défend l'idée de la coexistence, dans la société latino-américaine, de sociétés différentes avec des rythmes distincts correspondant à des stades culturels ou des processus structurels différents. Dit autrement, la modernité en Amérique latine, comme cela l'a aussi été souligné dans d'autres domaines (qui va du roman latino-américain à l'ambivalence des nouveaux mouvements sociaux) se caractérise par une hybridité radicale.

Cette réflexion, élaborée dans le cadre de la théorie de la dépendance, s'opposait à la vision dualiste développée par la Cepal en même temps qu'elle cherchait à rendre compte du déficit d'intégration systémique caractéristique du capitalisme périphérique. Des auteurs comme José Nun (1969) et Anibal Quijano (1971) ont établis les axes du débat théorique de cette époque. Le premier d'entre eux a mis l'accent sur les relations sociales à travers la notion de « masse marginale » ; le second quant à lui s'intéressait aux activités au travers du concept de « pôle marginal ». Voyons rapidement quelles sont les idées centrales défendues par chacun d'entre eux.

Pour Nun, la masse marginale indique un bas niveau d'intégration dans le système découlant d'un développement capitaliste inégal et dépendant qui, en combinant divers processus d'accumulation dans un contexte de stagnation chronique, produit une surpopulation relative non-fonctionnelle en regard des formes productives

hégémoniques.³ L'auteur explique également que la théorie de la masse marginale (dans ses effets a-fonctionnels et disfonctionnels) ne touche pas seulement le phénomène du chômage – comme certains ont voulu l'interpréter -, mais aussi un ensemble varié et pluriel de modalités de relation avec les secteurs dominants de l'économie, qui peuvent être analysées au travers des modifications successives qu'a connu la structure occupationnelle. La précarité des relations de travail, les formes de travail indépendant (« *cuentapropismo* ») et d'informalité, pourraient ainsi s'inscrire dans cette catégorie.

La thèse remettait en question l'hyperfonctionnalisme de gauche qui croyait « que tous, jusqu'au dernier paysan sans terre étaient fonctionnels dans la reproduction de l'exploitation capitaliste ». L'auteur affirmait au contraire que selon les lieux, il y avait une population en excédent qui était sans importance aux yeux des secteurs productifs hégémoniques, ou qui était disfonctionnelle et dans ce sens potentiellement dangereuse pour le système.⁴ Enfin, Nun montrait « en quoi l'a-fonctionnalisation des excédents de population s'avérait nécessaire pour l'intégration du système afin d'éviter qu'ils ne deviennent dis-fonctionnels en donnant lieu par exemple à des mécanismes de dualisation et de ségrégation qui relèveraient alors beaucoup moins de la survie d'un passé encore traditionnel que de l'expression d'un présent déjà moderne ».

De son côté, Quijano, avec son concept de "pôle marginal", mettait l'accent sur l'inégalité d'accès aux moyens de production. Son point de vue soulignait que, dans la mesure où les nouvelles formes du capitalisme avaient une position hégémonique dans l'économie, elles modifiaient de fait la position relative des éléments antérieurs, de leurs fonctions et de leurs caractéristiques antérieures. De cette manière, il était possible d'expliquer que les activités économique de subsistance n'étaient pas un résidu du passé, mais bien le produit « subalterne » de la dynamique capitaliste propre à la périphérie en dépendance. Ces activités, qui comprenaient un ensemble d'activités spécifiques, en venaient à occuper le niveau le plus bas, le plus déprécié et le plus dévalorisé à cause de la perte constante des ressources de la production et du marché dont ils disposaient jusqu'alors, et de leur incapacité absolue à accéder aux nouveaux moyens de production que suppose le développement technologique. En utilisant ainsi les ressources résiduelles de production et en se structurant de manière instable et

³ Avant tout, permettez-moi de rappeler que Nun signale que les différentes lectures de l'oeuvre de Marx soulignent surtout le caractère fonctionnel de la surpopulation relative en l'identifiant à l'armée de réserve et en laissant selon lui dans l'obscurité, l'analyse d'autres modalités ou d'autres effets non-fonctionnels de la surpopulation relative (qui, selon le cas, peuvent être a-fonctionnels ou disfonctionnels). Il faut préciser que cet obstacle analytique ressort de l'oeuvre de Marx elle-même, réalisée dans une étape antérieure du développement capitaliste (le capitalisme compétitif) et marquée en plus par la référence empirique au développement capitaliste de l'Angleterre qui était à cette époque engagée de manière privilégiée dans la consolidation des relations capitalistes de production; référence empirique qui a sans aucun doute également limité l'élaboration de son modèle abstrait.

⁴ Nun se proposait de préciser théoriquement la notion de marginalité en même temps qu'il analysait son potentiel politique.

précaire, elles produisent des revenus réduits qui servent à un marché ne permettant pas l'accumulation croissante du capital.

En adoptant le langage de Castel (: 1995), on pourrait dire que les zones de vulnérabilité et d'exclusion ne se situent pas en Amérique latine au niveau des supports de proximité (insertion relationnelle, cadres de sociabilité primaires ou niveau d'intégration sociale), mais plutôt au niveau systémique, dans la prolifération de modalités diverses de relation avec les milieux du travail. De ce fait, et en dépit de la portée limitée de la société salariale (avec des différences importantes selon les pays⁵), des segments entiers des sociétés latino-américaines n'apparaissent ni comme exclus, ni comme désaffiliés.

Deux questions me paraissent devoir être traitées avant de terminer sur ce point. La première est que ceux qui souscrivaient à la théorie de la marginalité considéraient que ces liens indiquaient moins une forme transitoire qu'un trait constitutif de la production d'inégalités et de la pauvreté propres à la périphérie. Le diagnostic portait de l'impossibilité de réussir une intégration systémique par la voie du développement capitaliste, en conséquence de quoi, la révolution apparaissait comme l'unique horizon du changement. En deuxième lieu, le concept de marginalité possédait une telle ampleur qu'il permettait d'inclure une gamme de situations descriptives très différentes. De telle manière que ces premiers travaux ouvraient la porte à l'analyse des mécanismes d'intégration sociale propres à la dynamique du capitalisme de périphérie, en donnant lieu, dans le champ des sciences sociales latino-américaines, à en tout cas deux lignes d'études. La première abordait l'étude de cette part de l'économie du pays qui opère en dehors des circuits officiels, l'« informalité » ; la deuxième s'attelait à l'analyse des relations sociales au fondement de l'intégration sociale à travers différentes catégories telles que les « réseaux de réciprocité » et les « stratégies de survie ». Ce sont surtout ces derniers travaux qui pénétreront pleinement au niveau micro-social de l'intégration, ce que R. Castel appellera trente ans plus tard « supports de proximité ». ⁶ En d'autres termes, face à au déficit des Etats dans leur rôle de garant de la sécurité sociale, se

⁵ Il faut cependant tenir compte du fait que, malgré l'expansion limitée de la société salariale en Amérique latine, l'Argentine a été l'un des pays qui a connu, entre 1945 et la fin des années 80, un régime de salarisation qui a atteint une part importante des classes de ouvrières.

⁶ Ceci apparaît clairement dans un des travaux de l'anthropologue chileno-mexicaine L.Lomnitz (1974) qui portait exactement de l'endroit auquel avaient abouti les analyses de A. Quijano. Plus précisément, Lomnitz se demandait comment survivaient ces marginaux, sans couverture sociale et en manque de sécurité économique. Quijano supposait l'existence de mécanismes de réciprocité encore à décrire qui fonctionneraient entre les marginaux. Au travers d'une étude ethnographique dans un quartier de la ville de Mexico, Lomnitz s'est alors proposée de décrire précisément ces mécanismes de réciprocité. Son étude est parvenue en dernier lieu à montrer comment les marginaux ne dépendaient pas du marché, mais de leur capacité de créer un système d'échanges complètement différent des règles du marché, basé sur les ressources de la parenté et de l'amitié. Ce système, incrusté dans un tissu de relations sociales durables donc ni passager, ni mouvementé comme l'est l'échange sur le marché, régulerait ainsi les règles de réciprocité comme modalité d'échanges entre égaux.

vérifiait en Amérique latine la survie et la vitalité des liens sociaux comme moyens de pallier autant que possible de tels manques à partir de la famille, des communautés et des organisations de base. En relation avec la sphère du travail, on constatait la prolifération de petites unités économiques, de formes variées de coopération sociale et, en particulier, d'un espace d'un travail informel en expansion.

Durant des décennies, une partie de l'anthropologie et de la sociologie latino-américaine s'est centrée sur la description d'une sociabilité « forte », spécifique aux secteurs populaires, qu'elle présentait comme une création nécessaire face au manque d'intégration systémique. Quelques-unes de ces mises au point sur les « stratégies familiales de survie et de vie » ont étendu le cadre de leur étude des réseaux à celle de la reproduction de la force de travail (Alvarez: 2000), dans le but de lier les analyses réalisées autour des secteurs informels avec les réseaux de réciprocité originellement décrits par Lomnitz.

Enfin, il faut rappeler que l'idée de consolidation des liens « forts » à travers les réseaux de réciprocité et d'échanges a été l'objet d'évaluations diverses. D'un côté, les visions les plus pessimistes associaient ces formes de sociabilité avec certaines caractéristiques du clientélisme politique et accentuaient de ce fait la dépendance des secteurs populaires face à ces formes traditionnelles de la politique. De l'autre côté, les lectures les plus optimistes cherchaient à montrer dans ce type de liens forts, les embryons de nouvelles formes de solidarité dont le potentiel critique et disruptif était proche de se révéler. Pourtant, qu'elles aient été vues comme réseaux de pauvreté au service de la domination traditionnelle ou qu'on ait souligné les dimensions plus « émancipatrices » de cette sorte d'économie populaire, la portée intégratrice de ces formes de solidarité a toujours été limitée à la sphère de la survie.

2. Les nouvelles formes de sociabilité face à la crise: liens forts ou collectivisme pratique?

Avant de présenter l'objet et le résultat de nos recherches, il nous faut dire que le cas argentin ne semble pas du tout s'ajuster au modèle latino-américain classique. En Argentine en effet, les classes moyennes ont historiquement été considérées, en regard du contexte latino-américain, comme un trait particulier de la structure sociale et comme un facteur essentiel dans le modèle d'intégration sociale de ce pays. D'un autre côté, l'expérience péroniste aura permis d'étendre ce modèle d'intégration à une part importante des classes ouvrières. Cependant, l'entrée généralisée dans une période caractérisée par le retrait de l'état et l'ajustement structurel, a affecté une grande partie de la classe ouvrière « protégée » ainsi que de larges portions de la classe moyenne. Au milieu des années nonante, la nouvelle dynamique sociale s'est mise à révéler, en plus de l'hétérogénéité croissante des situations et des positions, une polarisation progressive

des « gagnants » et des « perdants » du nouveau modèle. Le processus de mobilité sociale descendante a pris une dimension collective qui a jeté du côté des « perdants » des groupes sociaux qui auparavant, faisaient partie des classes moyennes salariées et autonomes : une certaine partie des employés techniques et des professionnels du secteur public liés à l'administration, l'éducation et la santé ; des entrepreneurs et des commerçants mis dans une position d'inégalité intenable face à l'ouverture des importations et de l'arrivée de nouvelles formes de commercialisation ; des propriétaires ruraux dont le destin paraissait lié à des économies régionales considérées alors comme peu dynamiques et « non viables ». Rien qu'entre 1986 et 1990, le volume des « paupérisés » (nouveaux pauvres ?) à l'intérieur de l'univers de la pauvreté a quasiment triplé en passant de 20,8% à 53,4% (Torrado: 97). L'augmentation des inégalités sociales fut dès lors présentée comme l'un des résultats du processus de désindustrialisation qui a produit d'importants changements dans la structure sociale argentine et encouragé la « latinoaméricanisation » de celle-ci à travers l'expulsion de la main d'œuvre du secteur industriel vers le secteur tertiaire et indépendant ainsi qu'à travers la constitution d'une main d'œuvre marginale venue peu à peu grossir les rangs des nouveau pauvres et des pauvres structurels. Enfin, on peut lier le déclin d'importantes couches des classes moyennes à la fois à la détérioration des prestations de l'Etat et au démantèlement d'un modèle d'état interventionniste qui découle d'une politique agressive de privatisations et d'ajustement fiscal (années 90).

La dérégulation a produit une forte perte d'intégration systémique qui a eu un impact important au niveau de l'intégration sociale. Le résultat fut l'entrée dans un processus d'individualisation contrainte qui a entraîné la création de nouvelles stratégies orientées vers l'autorégulation et la survie. Dans ce sens, il est possible d'affirmer avec Castel qu'une grande partie de ces secteurs, à la différence des secteurs traditionnellement non-protégés de la précarité et de la pauvreté structurelles, seraient entrés dans la précarité « après les protections » (: 2001).

Nous pouvons préciser en passant que ces transformations, comme le montrent les travaux de Murmis y Feldman (1999 y 2001), ont également affecté l'univers bigarré de l'informalité qui s'est vu intégrer une grande variété de façons de se mettre en relation avec le marché : depuis celles qui permettent l'accumulation à petite échelle jusqu'à celles qui satisfont seulement une partie du processus de reproduction. L'informalité a fini par adopter les traits propres à une stratégie de survie en dépit du fait que, dans le cas argentin, elle avait assuré des niveaux de revenu et d'emploi qui la différenciait de ses équivalents latino-américains. Pour cette raison, l'informalité aussi déborde, en s'écoulant en direction de la précarité de par le caractère vertigineux des transformations. D'un autre côté, nous pouvons observer que l'étude des « stratégies de survie » a été centrée pendant plusieurs décennies quasi en exclusivité sur les secteurs

populaires. Plus encore, dès qu'il se référait à des formes de sociabilité, le diagnostic sociologique paraissait indiquer que le collectivisme tant théorique que pratique était le patrimoine exclusif des secteurs inférieurs de la société. Les classes moyennes pour leur part, tendaient à développer au travers de conduites et de pratiques propres, un individualisme aussi bien théorique que pratique dans lequel la référence au marché et à la compétence apparaissait comme une composante dominante (M. Y M. Pinçon, : 2000, p. 103). Ainsi, excepté le travail exploratoire de L.Lomnitz (: 1994) sur les réseaux d'échange et les classes moyennes au Chili, il existe peu d'études orientées vers l'analyse de leur importance à l'intérieur des couches moyennes. Tout au plus celles-ci mettaient-elles l'accent sur l'importance du « capital social », mais en tant que stratégie individuelle d'ascension sociale.

Deux de nos recherches ont eu pour objectif l'analyse de quelques-unes des dimensions de la fracture sociale opérée à l'intérieur des classes moyennes, lesquelles furent durant de nombreuses décennies une des composantes essentielles du modèle d'intégration sociale argentin. Ces deux travaux abordent l'étude des nouveaux cadres relationnels en s'intéressant aux deux extrémités représentatives de la classe moyenne, les « perdants » et les « gagnants ». Dans les deux cas, le processus débouche sur de nouvelles formes de sociabilité qui rendent compte de l'adoption d'une sorte de « collectivisme pratique », lui-même produit de la dualisation croissante des classes moyennes.⁷ Plus encore, le noyau de ces nouvelles relations est l'incorporation de l'autorégulation ou de l'autogestion comme « mandat » du nouvel ordre néolibéral, fait qui bénéficie logiquement à ceux qui comptent avec les ressources nécessaires pour le mener à bien. Enfin, les deux études avancent, plutôt comme hypothèse que comme conclusion, que ces nouvelles formes de sociabilité pourraient être en train de mener à la fois à un processus d'« intégration vers le haut » (couches moyennes huppées avec couches supérieures) et à une « intégration vers le bas » (couches moyennes appauvries et couches inférieures).

⁷ Notre manière de mettre l'accent sur la "dualisation" ne cherche pas ici à s'engager dans une perspective simplifiée ou réductionniste de la recomposition des relations sociales. Le processus de polarisation sociale qui caractérise l'Argentine contemporaine est sans aucun doute traversé par une hétérogénéité sociale croissante des situations comme des positions. Mais la perspective que nous choisissons veut avant tout illustrer la dynamique sociale actuelle, plutôt que la nouvelle structure sociale, que l'on pourrait résumer en suivant E.P.Thompson (1978), par le terme de « champ de force » sociétal. Voici comme l'auteur exprime cette idée : « Je pense à une expérimentation scolaire dans laquelle un courant électrique magnétisait une plaque couverte de limailles de fer. Les limailles, qui étaient uniformément distribuées, s'entassaient à un pôle ou à l'autre pendant qu'entre deux, les limailles qui restaient à leur place, prenaient l'aspect d'alignements se dirigeant vers l'un ou l'autre des deux pôles opposés. » Plus simplement, le nouveau champ de forces sociétal désigne un processus traversé par deux grandes tendances, sortes de pôles magnétiques qui entraînent les acteurs sociaux vers l'un ou l'autre côté ; dans le langage des acteurs eux-mêmes, vers le « salut » ou vers la « chute ».

La première recherche réalisée par Inés González Bombal⁸, s'est intéressée à l'étude du réseau de troc qui a pour protagonistes les couches moyennes descendantes et d'autres groupes appartenant à la pauvreté structurelle ou pauvreté « expérimentée ». Actuellement, l'activité de troc est très répandue dans notre pays. Il existerait plus de 500 Nodos ou Clubs dans tout le pays et dans 15 provinces qui sont enregistrés comme faisant partie du Réseau global de Troc. Les membres actifs sont estimés à trente mille avec un impact sur la vie d'environ 230.000 personnes se répartissant sur tout le territoire du pays.

Le second travail, qui est sous notre responsabilité,⁹ a développé de manière spécifique l'analyse des nouvelles formes d'occupation de l'espace urbain en s'intéressant à l'expansion des urbanisations privées qui ont pour acteurs centraux les couches moyennes montantes. En Argentine l'accélération de l'expansion des urbanisations privées comprend diverses offres parmi lesquelles on trouve en particulier les *quartier fermés* (« barrios cerrados ») et les *countries*, mais également les *chacras* et les *megaemprendimientos* (villages ou villes privées). Ces quatre cas se sont vus touchés à divers degrés d'une part, à partir de 1996, par l'augmentation de la commercialisation qui a entraîné la diminution des restrictions qualitatives d'accès à la propriété, et d'autre part, par l'extension simultanée du réseau routier (Accès Nord, Accès Ouest, Autoroute Ezeiza, Autoroute Buenos Aires-La Plata). Les countries et les quartiers fermés atteignent aujourd'hui plus de 400 sites (« emprendimientos ») dans la seule Région Métropolitaine de Buenos Aires et s'étendent également à d'autres grandes villes du pays ainsi que dans quelques villes moyennes (Córdoba, Mendoza, Rosario).

Du côté des « perdants », l'expérience de la pauvreté donne lieu, une fois assumée la chute sociale, ou, plus encore, face à l'impossibilité du retour au status antérieur, à une progressive recomposition d'une culture individualiste au sein de nouvelles formes de solidarité. Ces personnes perdent petit à petit contact avec d'autres collègues, amis ou relations sociales qu'ils fréquentaient par le passé. Leur sociabilité se transforme au fur à mesure de leur descente dans l'échelle sociale. Cela n'est pas tant dû au fait qu'ils se sentent l'objet d'un rejet de la part de leurs anciennes relations, mais c'est plutôt dû au fait qu'ils ne se sentent pas sujets de consommation alors que cela leur paraît nécessaire pour maintenir leur niveau de vie. Tout se passe comme si ils disaient : maintenir les amis d'antan est un coût qu'on ne peut plus financer. Les amitiés

⁸1. González Bombal, « Sociabilité dans les classes moyennes descendantes : expériences du troc (« trueque ») », présentation faite pour la journée sur Sociabilité organisée par la ICI-UNGS, octobre 2001. Les paragraphes qui présentent les résultats de cette recherche ont été extraits de ce document de travail.

entraînent des dépenses et les contraignent à un ensemble de réciprocités qu'ils ne sont plus en conditions d'assumer. C'est alors qu'ils s'éloignent de leurs cadres relationnels en vivant un isolement plus ou moins prolongé pour ensuite accéder à un nouveau type de sociabilité plus tranquillisant comme celle que leur offre le troc ; dans ce cadre ils n'ont pas alors à faire l'effort de démontrer ce qu'ils n'ont plus, puisque le seul fait de se rencontrer dans cet espace correspond à une mise en équivalence entre semblables qui les dispensent d'avoir à expliquer leur nouvelle situation. Ce qui est certain, c'est qu'ils ne cohabitent presque plus avec ceux qu'ils avaient l'habitude de côtoyer avant la chute. En échange, ils commencent à connaître d'autres personnes.

D'un autre côté, l'expérience du troc apparaît très diverse selon les types de personnes qui y recourent. Certains cherchent à recréer des liens sociaux alors que d'autres, plus pragmatiques, se contentent d'y chercher des solutions à leurs besoins : ils troquent et s'en vont. Il est également possible d'identifier des différences entre « nodos ». Quelques-uns sont plus communautaires et font un effort manifeste pour encourager des nouveaux liens entre ses membres. Dans d'autres, peut-être à cause de leur plus grande ampleur et parce qu'ils connaissent une plus grande circulation de personnes, cette espèce de gestion de la sociabilité n'apparaît pas.

Si l'accès à ces nouveaux espaces de sociabilité paraît tant valorisé, c'est avant tout parce qu'il s'y rétablit entre les participants une sensation d'égalité que chacun d'entre eux avait perdu dans leurs anciens milieux de référence respectifs. Ceci est l'un des gains symboliques les plus remarquables qu'apporte le troc aux groupes qui s'y constituent. L'usage stratégique de ces nouvelles relations pour affronter des projets collectifs susceptibles d'affecter la solution aux problèmes pratiques qu'ils rencontrent, est par contre moins fréquent. Enfin, si le troc est, pour chacun de ses membres, un dispositif de survie lié à la sphère de la consommation, il est loin de se convertir en un mécanisme à partir duquel se généreraient des projets de micro-entreprises en lien avec la sphère de la production.

En dernier lieu, les résultats de cette recherche observent que dans le sous-sol le plus profond du troc commencent à se percevoir des signes d'une « intégration par le bas », dans laquelle les couches les plus appauvries de l'ancienne classe moyenne se mettent à interagir avec les secteurs antérieurement liés au travail manuel de l'industrie, au service domestique et aux vendeurs ambulants. Le premier point de rencontre se fait

⁹ M.Svampa, *Los que ganaron. La vida en los countries y en los barrios privados*, Buenos Aires, Ed. Biblos, octobre 2001.

à travers l'entrée dans l'informalité comme mode de vie et de travail, et ensuite par le troc. Cependant, ce processus est perçu de manière très différente par les uns et par les autres. Pour les nouveaux pauvres, c'est un signe de chute (plus ou moins bien resignifié selon leur adhésion aux « propositions idéologiques »). Pour les seconds, l'accès à cette nouvelle forme de sociabilité se présente en revanche comme un signe d'ascension dans la mesure où ils partagent un espace dans lequel circulent des compétences et des savoirs plus complexes. On voit même certains d'entre eux commencer à échanger la consommation de services complexes totalement éloignés de leur milieu d'origine, exprimant en cela leur rapprochement depuis le bas de nouveaux modèles culturels que les couches moyennes descendantes leur ont apporté comme nouveauté ; ces derniers s'approvisionnent à leur tour au travers du troc, des services d'une main d'œuvre qu'ils ne peuvent déjà plus se payer : plombiers, électriciens, maçons, cordonniers, etc.

Du côté des « gagnants », les nouveaux liens sociaux qui se sont constitués durant les années 90 rendent compte d'une réarticulation fondée pour une part sur la valorisation de la performance individuelle et, d'autre part, sur l'acquisition de nouveaux styles de vie centrés sur la sécurité privée. Il est certain que l'urbanisation périphérique tardive que vit l'Argentine participe d'un phénomène très important. Rappelons que dans les pays européens également, même si les différences avec ces pays sont importantes, l'idée d'une « fracture urbaine » s'est mise à remplacer celle de « fracture sociale » (Donzelot:1999). Plus encore, les révoltes urbaines conduites par les milieux défavorisés des villes périphériques qui entourent les grands centres urbains, seraient en train de rendre compte de l'explosion d'un modèle de « ville » qui garantissait auparavant une socialisation dans la différence, au travers de l'intégration et de l'interdépendance. Ce phénomène aurait comme corollaire inévitable la création d'un « urbanisme des affinités », c'est-à-dire la « désincorporation » des couches moyennes-élevées qui partiraient à la recherche des avantages qu'offre l'homogénéité résidentielle et la sociabilité de l'« entre-nous » impliquant ainsi la pratique généralisée d'« appariements sélectifs » de tous ordres (Cohen, 1997).

En Argentine, cette sociabilité « choisie » des urbanisations privées qui découle de cette extension des cercles sociaux, a pour point de départ – et pour condition première – une homogénéité générationnelle (couples jeunes avec enfants en âge de scolarité) et sociale. D'autre part, les avantages de la sociabilité choisie dans un contexte d'homogénéité sociale revêt encore, pour beaucoup d'individus originaires des classes

moyennes, l'attrait de la nouveauté, et se présente à eux comme une découverte, une sorte de première expérience. Les contacts ont lieu entre égaux ou entre « semblables » qui deviennent de ce fait « dignes de confiance ». Après tout, ils se savent pionniers d'un nouveau style de vie ; ils sont *encore* conscients de l'histoire qu'ils ont laissée derrière eux, fait qui apparaît cependant plus marqué parmi ceux qui savourent les fruits d'une récente ascension sociale. Pour leurs enfants en revanche, cette vérité constitue leur unique réalité. Il n'y a pas pour eux un passé différent et un nouveauté à savourer. Ainsi, les bénéfices apportés par le country et le quartier fermé tendent à être rapidement naturalisés et l'expérience qui en découle structure de larges parts de leur univers quotidien en se prolongeant ensuite dans l'école (privée), qui se trouve dans le même environnement à l'intérieur du réseau socio-spatial, et dans les sports (généralement liés à l'école ou, à défaut, aux countries. Finalement, non seulement les enfants jouissent du milieu protégé de la sociabilité d'homogénéité, mais dit de manière plus précise, ils s'y socialisent.

Nous assistons ainsi à l'émergence d'une sociabilité qui a comme cadre naturel le réseau socio-spatial comprenant les quartiers fermés, les countries et les différents services parmi lesquels les collèges privés jouent un rôle essentiel. Les cercles sociaux se caractérisent par leur proximité et leur foyer d'attache se trouve être non seulement le quartier ou le country, mais également le réseau socio-spatial dans lequel s'inscrivent ces derniers. En somme, tout paraît indiquer que malgré les différences en termes de capital (avant tout économique et social) et d'ancienneté de classe, les classes supérieures et la frange des classes moyennes qui réussit commencent à faire partie des mêmes expériences en termes de modèle de consommation, de styles résidentiels et d'expérience scolaire ; en d'autres termes, de cadres culturels et sociaux qui rendent compte d'une trame relationnelle au fondement de nouvelles formes de sociabilité. Une fois consommée la fracture à l'intérieur des classes moyennes, et une fois assuré le décollage social, les « gagnants » se mettent à découvrir jour après jour, après les premières inconvenances de statut et à travers une sociabilité de l'« entre-nous » naissante, les avantages croissants d'une intégration « vers le haut ». En définitive, le processus d'intégration « vers le haut » nous parle avant tout de l'adoption effective d'un modèle de socialisation unique (basé sur l'homogénéité sociale) et d'une sociabilité refermée sur l'« entre-nous ».

Nous n'ignorons pas que les formes de sociabilité « choisie » se développant à l'intérieur des réseaux de countries et quartier fermés a peu à voir avec les formes de

sociabilité « forcée » ou « compulsive » que les fractions les moins favorisées des classes moyennes déploient « vers le bas », au travers de pratiques comme le « club de troc » ou d'autres réseaux de solidarité. Pourtant, à l'origine de ces formes de sociabilité, on rencontre le même processus de mutation structurelle qui se manifeste par le retrait et la détérioration de l'Etat ainsi que par l'ouverture et la dérégulation. Plus encore, le processus donne lieu dans les deux cas à des formes de sociabilité qu'il est possible de caractériser par ce qu'on pourrait appeler un « collectivisme pratique », pour reprendre l'expression utilisée par M. et M. Pinçon.

Pour terminer, le collectivisme pratique rencontre dans les deux cas des limites claires. En ce qui concerne les gagnants, le collectivisme pratique atteint ses limites dans la marchandisation du lien, dans le sens où celle-ci sape toute possibilité de construire un ordre basé sur la réciprocité et la solidarité. En fin de compte, au fondement de ces micro-sociétés constituées en espèces de communautés-refuges et caractérisées par l'ordre et la transparence face à une société toujours plus anémique, se trouve l'idée de marchandisation des liens sociaux.

Sans doute les bases idéologiques du troc sont différentes puisque celui-ci apparaît comme un lien social fondé sur les valeurs de la « confiance et de la réciprocité ». Mais au-delà des définitions idéologiques, le collectivisme pratique atteint ici ses limites dans un sens plus pragmatique qui renvoie à son caractère de sociabilité non désirée, compulsive ou forcée. En fin de compte, la décision qu'ils prennent de participer à ces milieux publics est vécue comme une perte d'autonomie et comme un sacrifice de leur vie privée même si, par la suite, cette contrainte est susceptible d'être resignifiée de manière positive.

En définitive, les deux situations illustrent la dynamique nouvelle de la privatisation qui s'est propagée dans la société argentine en irriguant de manière capillaire un ensemble d'institutions et de pratiques et en réarticulant de cette manière la relation entre individu et société.

3. Le nouveau projet: Travail, exclusion et nouvelles formes de sociabilité ; une approche à partir des relations micro-macro

Alors que dans la recherche récemment terminée nous abordions la sociabilité et l'exclusion à l'intérieur de divers groupes sociaux, dans notre future recherche, nous nous proposons d'analyser l'interaction entre les groupes sociaux les plus vulnérables et

les institutions comprises dans leur fonctionnement même. Nous aurons comme point d'ancrage de cette étude générale l'analyse d'une unité locale (Wellman, B, Carrington, P. et Hall, A.: 1988) afin d'examiner de quelle manière ce qui s'y passe peut être lié à des processus à d'autres niveaux.

Dans les sociétés comme la nôtre où le chômage n'a pas de limites tranchées, nous devons toujours situer les chômeurs dans l'ensemble des travailleurs dont les conditions d'insertion sur le marché du travail se caractérisent par le sous-emploi et la volatilité des postes ou des activités professionnelles. De plus, si nous pensons qu'il est nécessaire d'obtenir une connaissance exacte des travailleurs affectés, il faut également explorer le processus d'exclusion au principe des positions qu'ils occupent.

Notre nouveau projet vise ainsi à étudier la chaîne qui unit le chômage dans un cadre municipal et de quartier, avec les systèmes de décision et d'élaboration d'orientations générales susceptibles de conditionner et d'affecter la situation de chômage et la sociabilité dans un contexte spatialement délimité. Nous voulons ce travail fidèle à une conception du chômage et de l'exclusion compris comme des processus, conception qui a très souvent été exprimée sans pourtant donner lieu à des études empirico-théoriques.

En général, les études sur les chômeurs travaillent soit sur la base de riches informations statistiques ou se concentrent alors sur des analyses de cas où les chômeurs sont conçus comme des individus affectés par une condition négative. Nous proposons bien sûr d'inclure de tels éléments, mais en étendant leur étude à une « dimension verticale ». Nous nous demanderons alors comment ceux qui n'ont pas de revenus adéquats, c'est-à-dire dérivés de leur insertion sur le marché du travail, gagnent leur vie. Notre intérêt va vers l'exploration du chemin qui conduit du chômage aux activités irrégulières, y compris la délinquance (juvénile en particulier), en tant qu'elles permettent de gagner sa vie. Les transformations du monde du travail entraînent à la fois le chômage, entendu ici comme rupture de l'insertion dans le monde du travail, et d'autres formes irrégulières d'accès au revenu qui cohabitent avec ce dernier.

En partant de la manière dont les individus gagnent leur vie, que cela passe par eux-mêmes ou par des membres de leur famille, nous allons analyser les formes de sociabilité et d'organisation dans lesquelles ils sont insérés, leur participation aux relations de coopération et de conflit et leur relation avec les sphères du public et du privé. L'analyse du niveau de sociabilité exige non seulement qu'on explore les relations proches et primaires, mais également les relations qui s'établissent avec les

organisations publiques et privées ainsi qu'avec l'univers marchand dans lequel les sujets se trouvent immergés. En centrant notre recherche sur un quartier périphérique, nous aurons ainsi l'opportunité d'analyser à la fois les individus et les réseaux.

En résumé, nous proposons de rendre compte des effets des changements historico-structurels sur la population analysée ; de détecter les signes d'intégration et/ou de conflit entre les différents secteurs sociaux sans emploi ; d'identifier la persistance entre eux d'anciennes formes de sociabilité ou l'émergence de nouvelles ; d'analyser la redéfinition des dimensions du public et du privé.

Pour reprendre ce qui a été dit plus haut, la mise en place de la recherche proposée implique une méthodologie nous permettant de reconstruire le processus de genèse, de maintien et de reproduction du chômage et de l'exclusion entendue ici comme un processus auquel participent divers secteurs sociaux tels que les organisations et les institutions publiques et privées. Nous nous proposons d'observer la chaîne des médiations, des causes et des effets, qui vont des niveaux de pouvoir les plus hauts, niveaux organisationnels les moins proches des sujets, à la situation concrète de chômage et d'exclusion des sujets de l'étude. Reconstruire cette chaîne implique d'analyser les actions des institutions depuis le niveau municipal jusqu'aux niveaux décisionnels des grandes institutions que sont l'état et les organisations internationales (Murmis, M. : 1993) qui agissent sur l'existence des conditions que nous proposons d'étudier. Sur ce point également, nous partirons de la localisation de base de l'étude : depuis cet endroit, nous reconstruirons la chaîne et tenterons d'identifier les processus spécifiques qui affectent en fin de compte ceux qui vivent à l'intérieur de l'unité locale étudiée. Un des grands thèmes qui nous intéresse, est celui du poids relatif des processus qui opèrent à ces différents niveaux. On ne peut pas affirmer que tout se décide au niveau local pas plus qu'on ne peut dire que tout se décide à un niveau planétaire. Nous souhaitons de ce fait identifier des médiations qui ont leur efficacité propre et qui ne renvoient pas seulement à des mécanismes de transmission. Une disposition légale peut apparaître non seulement comme une forme de spécification d'un processus déjà donné en suivant en cela les lignes de force déjà existantes, mais au-delà, comme un modèle qui modifie ou entrave une ligne de développement.

Les processus qui se donnent à voir aux niveaux que nous souhaitons étudier, proviennent en grande partie de visions compréhensives et parfois hégémoniques sur la manière dont un pays comme l'Argentine devrait affronter la question du travail ; visions qui s'expriment aussi bien en faveur du déplacement de certains types de

travailleurs que pour augmenter la demande, et qui s'intéressent autant à développer des programmes focalisés qu'à développer des points de vue universalistes. Il s'agit d'idées qui adoptent leur forme canonique dans les organismes internationaux, mais qui ont également leurs racines dans le monde académique. Nous proposons d'examiner à la fois ces idéologies et certaines formes de propositions alternatives non de manière générale, mais plutôt dans leur relation particulière avec notre lieu d'étude et comme maillon de la chaîne de détermination et de médiations que nous avons évoquée précédemment.

Bibliographie Resumée

- Alvarez, S.,(2000), "Capital social y concepciones de pobreza en el discurso del Banco Mundial, su funcionalidad en la "nueva cuestión social", en Jornada de discusión "La cuestión social en el Gran Buenos Aires", Projeet Megacités, UNGS, miméo.
- R. Castel, (1995) *La métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard.
- Lomnitz, (1994), *Redes sociales, cultura y poder. Ensayos de antropología latinoamericana*, México, FLACSO.
- M. Murmis, (1969), "Tipos de marginalidad y posición en el sistema productivo", en *Revista Latinoamericana de Sociología*, n2.
- M.Murmis y S. Feldman, (2000), "*Ocupación en sectores populares y lazos sociales. Preocupaciones teóricas y análisis de casos*", Rapport Final, Siempro.
- Nun, J. (1972), "Marginalidad y otras cuestiones", en *Revista latinoamericana de ciencias sociales*, n4, décembre.
- Nun, J., (1999), "El futuro del empleo y la tesis de la masa marginal", en *Desarrollo Económico*, 152.
- F. Robles, (1999), "Inclusión, Exclusión y construcción de identidad. El caso de las mujeres jefas de hogar en Chile", en F. Robles, *Los sujetos y la cotidianidad. Elementos para una microsociología de lo contemporáneo*, Edic. Sociedad Hoy, Talcahuano, Chili, 1999.
- P. Rosanvallon, (1995), *La nouvelle question sociale*, Paris, Seuil.
- T. Pires Do Rio Caldeira,(1996), "Un nouveau modèle de ségrégation spatiale: Le murs de San Paulo", en *Revue Internationale des Sciences Sociales*, n 147, Paris.
- J. Donzelot, (1999) "La nouvelle question urbaine", en *Revue Esprit*. "Quand les villes se défaiant", Novembre.
- G. Kessler, (1998), *Le processus de pauperisation de la classe moyenne argentine 1976-1995*, Tesse de Doctorat présentée a l'E.H.E.S.S.
- González Bombal, « Sociabilité dans les classes moyennes descendantes : expériences du troc (« trueque ») », présentation faite pour la journée sur Sociabilité organisée par la ICI- UNGS, octobre 2001.
- PINÇON, M. y M.PINÇON-CHARLOT (2000), *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, La Découverte.
- PINÇON, M. y M.PINÇON-CHARLOT (2000), (1989), *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil
- A.Quijano (1977), Polo Marginal de la economía y mano de obra marginada, en A.Abdel-Malek, *Sociología del imperialismo*, UNAM, México.

-M.Svampa, (2001), , Buenos Aires, Biblos. *Los que ganaron. La vida en los countries y en los barrios privados*

-A.Touraine, (1976), *Les sociétés dépendantes*, Paris, Gembloux-Duculot.

- A. Touraine (1988), *La parole et le sang*, Paris, Odile Jacob.

-S.Torrado (1997), Notas sobre la leestructura social argentina a comienzos de los años noventa, en G. Beliz (ed), *Política social, la cuenta pendiente*, Buenos Aires, Sudamericana.